

C'est que l'esprit y plane indépendant du lieu
C'est que l'homme est plus homme et Dieu même plus Dieu.

Moi-même, de mon âme y déposant la rouille,
Je sens que j'y grandis de ce que j'y dépouille,
Et que mon esprit, libre et clair comme les cieux,
Y prend la solitude et la grandeur des lieux!

VI.

Tel que le nageur nu, qui plonge dans les ondes,
Dépose au bord des mers ses vêtements immondes,
Et, changeant de nature en changeant d'élément,
Retrempe sa vigueur dans le flot écumant,
Il ne se souvient plus, sur ces lames énormes,
Des tissus dont la maille emprisonnait ses formes;
Des sandales de cuir, entraves de ses pieds,
De la ceinture étroite où ses flancs sont liés,
Des uniformes plis, des couleurs convenues
Du manteau rejeté de ses épaules nues;
Il nage, et, jusqu'au ciel par la vague emporté,
Il jette à l'Océan son cri de liberté!...
Demandez-lui s'il pense, immergé dans l'eau vive,
Ce qu'il pensait naguère accroupi sur la rive!
Non, ce n'est plus en lui l'homme de ses habits,
C'est l'homme de l'air vierge et de tous les pays.
En quittant le rivage, il recouvre son âme:
Roi de sa volonté, libre comme la lame!...

VII.

Le désert donne à l'homme un affranchissement
Tout pareil à celui de ce fier élément;
A chaque pas qu'il fait sur sa route plus large,
D'un de ses poids d'esprit l'espace le décharge;

Il soulève en marchant, à chaque station,
Les serviles anneaux de l'imitation;
Il sème, en s'échappant de cette Égypte humaine,
Avec chaque habitude un débris de sa chaîne...

.....
Ces murs de servitude, en marbre édifiés,
Ces balbeks tout remplis de dieux pétrifiés,
Pagodes, minarets, panthéons, acropoles,
N'y chargent pas le sol du poids de leurs coupoles;
La foi n'y parle pas les langues de Babel;
L'homme n'y porte pas, comme une autre Rachel,
Cachés sous son chameau, dans les plis de sa robe,
Les dieux de sa tribu que le voleur dérobe!
L'espace ouvre l'esprit à l'immatériel.
Quand Moïse au désert pensait pour Israël,
A ceux qui portaient Dieu, de Memphis en Judée,
L'Arche ne pesait pas... car Dieu n'est qu'une idée!

VIII.

.....
Et j'ai vogué déjà, depuis soixante jours,
Vers ce vague horizon qui recule toujours;
Et mon âme, oubliant ses pas dans sa carrière,
Sans espoir en avant, sans espoir en arrière,
Respirant à plein souffle un air illimité,
De son isolement se fait sa volupté.
La liberté d'esprit, c'est ma terre promise!
Marcher seul affranchit, penser seul divinise!...

.....
La lune, cette nuit, visitait le désert;
D'un brouillard sablonneux son disque recouvert
Par le vent du *simoun*, qui soulève sa brume,
De l'océan de sable en transperçant l'écume,
Rougissait comme un fer de la forge tiré;

Le sol lui renvoyait ce feu réverbéré,
 D'une pourpre de sang l'atmosphère était teinte,
 La poussière brûlait cendre au pied mal éteinte;
 Ma tente, aux coups du vent, sur mon front s'éroula,
 Ma bouche sans haleine au sable se colla;
 Je crus qu'un pas de Dieu faisait trembler la terre,
 Et, pensant l'entrevoir à travers le mystère,
 Je dis au tourbillon : — O Très-Haut ! si c'est toi,
 Comme autrefois à Job, en chair apparais-moi!...

IX.

Mais son esprit en moi répondit : « Fils du doute,
 « Dis donc à l'Océan d'apparaître à la goutte !
 « Dis à l'éternité d'apparaître au moment !
 « Dis au soleil voilé par l'éblouissement
 « D'apparaître en clin d'œil à la pâle étincelle
 « Que le ver lumineux ou le caillou recèle !
 « Dis à l'immensité, qui ne me contient pas,
 « D'apparaître à l'espace inscrit dans tes deux pas !
 « Et par quel mot pour toi veux-tu que je me nomme ?
 « Et par quel sens veux-tu que j'apparaisse à l'homme ?
 « Est-ce l'œil, ou l'oreille, ou la bouche, ou la main ?
 « Qu'est-il en toi de Dieu ? Qu'est-il en moi d'humain ?
 « L'œil n'est qu'un faux cristal voilé d'une paupière
 « Qu'un éclair éblouit, qu'aveugle une poussière;
 « L'oreille, qu'un tympan sur un nerf étendu,
 « Que frappe un son charnel par l'esprit entendu ;
 « La bouche, qu'un conduit par où le ver de terre
 « De la terre et de l'eau vit ou se désaltère ;
 « La main, qu'un muscle adroit, doué d'un tact subtil ;
 « Mais quand il ne tient pas, ce muscle, que sait-il?...
 « Peux-tu voir l'invisible ou palper l'impalpable ?
 « Fouler aux pieds l'esprit comme l'herbe ou le sable ?
 « Saisir l'âme ? embrasser l'idée avec les bras ?
 « Ou respirer Celui qui ne s'aspire pas ?

« Suis-je opaque, ô mortels ! pour vous donner une ombre ?
 « Éternelle unité, suis-je un produit du nombre ?
 « Suis-je un lieu pour paraître à l'œil étroit ou court ?
 « Suis-je un son pour frapper sur l'oreille du sourd ?
 « Quelle forme de toi n'avilit ma nature ?
 « Qui ne devient petit quand c'est toi qui mesure?...
 « Dans quel espace enfin des abîmes des cieux
 « Voudrais-tu que ma gloire apparût à tes yeux ?
 « Est-ce sur cette terre où dans la nuit tu rampes ?
 « Terre, dernier degré de ces milliers de rampes
 « Qui toujours finissant recommencent toujours,
 « Et dont le calcul même est trop long pour tes jours ?
 « Petit charbon tombé d'un foyer de comète,
 « Que sa rotation arrondit en planète,
 « Qui du choc imprimé continue à flotter,
 « Que mon œil oublierait aux confins de l'éther,
 « Si, des sables de feu dont je sème ma nue,
 « Un seul grain de poussière échappait à ma vue ?
 « Est-ce dans mes soleils ? ou dans quelque autre feu
 « De ces foyers du ciel, dont le grand doigt de Dieu
 « Pourrait seul mesurer le diamètre immense ?
 « Mais, quelque grand qu'il soit, il finit, il commence.
 « On calculerait donc mon orbite inconnu ?
 « Celui qui contient tout serait donc contenu ?
 « Les pointes du compas, inscrites sur ma face,
 « Pourraient donc en s'ouvrant mesurer la surface ?
 « Un espace des cieux, par d'autres limité,
 « Emprisonnerait donc ma propre immensité ?
 « L'astre où j'apparaîtrais, par un honteux contraste,
 « Serait plus Dieu que moi, car il serait plus vaste ?
 « Et le doigt insolent d'un vil calculateur
 « Comme un nombre oserait chiffrer son Créateur?...
 « Du jour où de l'Éden la clarté s'éteignit,
 « L'antiquité menteuse en songe me peignit ;
 « Chaque peuple à son tour, idolâtre d'emblème,
 « Me fit semblable à lui pour s'adorer lui-même.

« Le Gange le premier, fleuve ivre de pavots,
 « Où les songes sacrés roulent avec les flots,
 « De mon être intangible en voulant palper l'ombre,
 « De ma sainte unité multiplia le nombre,
 « De ma métamorphose éblouit ses autels,
 « Fit diverger l'encens sur mille dieux mortels ;
 « De l'éléphant lui-même adorant les épaules,
 « Lui fit porter sur rien le monde et ses deux pôles,
 « Éleva ses tréteaux dans le temple indien,
 « Transforma l'Éternel en vil comédien,
 « Qui, changeant à sa voix de rôle et de figure,
 « Jouait le Créateur devant sa créature !

« La Perse rougissant de cet ignoble jeu
 « Avec plus de respect m'incarna dans le feu ;
 « Pontife du soleil, le pieux Zoroastre
 « Pour me faire éclater me revêtit d'un astre.

« Chacun me confondit avec son élément :
 « La Chine astronomique avec le firmament ;
 « L'Égypte moissonneuse avec la terre immonde
 « Que le *dieu-Nil* arrose et le *dieu-bœuf* féconde ;
 « La Grèce maritime avec l'onde ou l'éther
 « Que gourmandait pour moi Neptune ou Jupiter,
 « Et, se forgeant un ciel aussi vain qu'elle-même,
 « Dans la Divinité ne vit qu'un grand poème !

« Mais le temps soufflera sur ce qu'ils ont rêvé,
 « Et sur ces sombres nuits mon astre s'est levé.

X.

« Insectes bourdonnants, assembleurs de nuages,
 « Vous prendrez-vous toujours au piège des images
 « Me croyez-vous semblable aux dieux de vos tribus ?
 « J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs !

« C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,
 « Tout œil me rétrécit qui croit me reproduire.
 « Ne mesurez jamais votre espace et le mien,
 « Si je n'étais pas tout je ne serais plus rien !

« Non ce second chaos qu'un panthéiste adore
 « Où dans l'immensité Dieu même s'évapore,
 « D'éléments confondus pêle-mêle brutal
 « Où le bien n'est plus bien, où le mal n'est plus mal.
 « Mais ce tout, *centre-Dieu* de l'âme universelle,
 « Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle :
 « Beauté, puissance, amour, intelligence et loi,
 « Et n'enfantant de lui que pour jouir de soi !...

« Voilà la seule forme où je puis t'apparaître !
 « Je ne suis pas un être, ô mon fils ! Je suis l'Être !
 « Plonge dans ma hauteur et dans ma profondeur,
 « Et conclus ma sagesse en pensant ma grandeur !
 « Tu creuseras en vain le ciel, la mer, la terre,
 « Pour m'y trouver un nom ; je n'en ai qu'un... MYSTÈRE.

« — O Mystère ! lui dis-je, eh bien ! sois donc ma foi...
 « Mystère, ô saint rapport du Créateur à moi !
 « Plus tes gouffres sont noirs, moins ils me sont funèbres,
 « J'en relève mon front ébloui de ténèbres !
 « Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
 « L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur !
 « A cette obscurité notre foi se mesure,
 « Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure.
 « Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
 « Et je dis : C'est bien toi, car je ne te vois pas ! »

XI.

Ainsi dans son silence et dans sa solitude,
 Le désert me parlait mieux que la multitude.

O désert ! ô grand vide où l'écho vient du ciel !
 Parle à l'esprit humain, cet immense Israël !
 Et moi puisse-je, au bout de l'uniforme plaine
 Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine
 Sans trouver dans le sable élevé sur ses pas
 Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas,
 Puisse-je, avant le soir, las des *Babels* du doute,
 Laisser mes compagnons serpenter dans leur route,
 M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains,
 Fermer enfin l'oreille à tous verbes humains,
 Dans ce morne désert converser face à face
 Avec l'éternité, la puissance et l'espace :
 Trois prophètes muets, silences pleins de foi,
 Qui ne sont pas tes noms, Seigneur ! mais qui sont toi,
 Évidences d'esprit qui parlent sans paroles,
 Qui ne te taillent pas dans le bloc des idoles,
 Mais qui font luire au fond de nos obscurités
 Ta substance elle-même en trois vives clartés.
 Père et mère à toi seul, et seul né sans ancêtre,
 D'où sort sans t'épuiser la mer sans fond de l'Être,
 Et dans qui rentre en toi jamais moins, toujours plus,
 L'Être au flux éternel, à l'éternel reflux !

.....
 Et puisse-je, semblable à l'homme plein d'audace
 Qui parla devant toi, mais à qui tu fis grâce,
 De ton ombre couvert comme de mon linceul,
 Mourir seul au désert dans la foi du GRAND SEUL !

CURSO FAMILIAR

DE

LITERATURA

CONVERSACION DUODÉCIMA

I

Al concluir nuestra última conversacion, no pudimos menos de preguntarnos : ¿Quién es Job? Nadie aun lo sabe.

Tal responden Bossuet, La Harpe, el reverendo doctor Lowth, autor del curso moderno de poesía sagrada que mas erudicion encierra, y en fin M. Cahen, el último y el mas hebraico de los traductores de la Biblia, en sus comentarios aun mas notables que su texto.

No, á nadie consta quien fué el primero, y en mi concepto el mas sublime de todos los poetas ; á nadie consta el verdadero autor de obra tan magis-